



EXPLORE

épreuves en cours de correction

Florent Coste

# Explore

*Investigations littéraires*

épreuves en cours de correction

Questions théoriques  
collection *Forbidden Beach*

## Intro – Crampes et étirements La littérature après Wittgenstein

*Mais que l'acte littéraire en soit un, et qu'il soit symboliquement et socialement actif ou puisse l'être, que la lecture de certains textes relève de l'expérience qu'on fait et, s'ils sont bons, mène à la pleine et entière possession de cette expérience et ce, jusqu'à nous pousser à agir ailleurs que dans les livres, je crois que pour la plupart, nous ne parvenons pas à le transmettre<sup>1</sup>.*

### La littérature en climat néolibéral

Le temps est au contrôle d'identité, à la mise à la question et à la mise en demeure. Qui es-tu ? À quoi sers-tu ? Qu'est-ce que tu apportes ? Qu'est-ce que tu rapportes ? On semble, de toutes parts, sommé de répondre aux injonctions identitaires, autoritaires ou gestionnaires. Ce climat n'a rien de passager, et peu y échappent, tant il paraît

NdÉ : Seules les notes des « Intro » et « Outro » sont situées en bas de page ; les notes respectives des parties suivantes – « Exercices » 1 à 7 – sont situées à la fin de chaque exercice.

---

1. Nathalie Quintane, *Les Années 10*, Paris, La Fabrique, 2014, p. 196.

enraciné depuis une quarantaine d'années<sup>2</sup>. Si l'on veut bien décrire du « potentiel d'émancipation dont est porteuse l'intellectualité<sup>3</sup> », on comprend mieux que fleurissent généreusement, à l'encontre des choses de l'esprit, les procès en laxisme et en irresponsabilité, au nom de quelques dixièmes de points de croissance, d'exigences de rentabilité ou de l'impératif d'une société « en marche » ou en ordre de marche (plus encore qu'en état de marche). Même si on a pu remarquer, à raison, que le travail critique et intellectuel continue de se faire dans l'ombre, sans le moindre besoin de reconnaissance médiatique<sup>4</sup>, on s'est interrogé – un peu mais pas longtemps – sur une possible vacance et une éventuelle apathie des intellectuels face à cette ambiance, tout en continuant de faire place nette pour les

2. Sur une caractérisation du néolibéralisme comme rationalité invasive et normative, déployant la logique du marché, de l'entreprise et de la concurrence, depuis l'État jusqu'au dernier recoin de la subjectivité, voir Pierre Dardot et Christian Laval, *La Nouvelle Raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, « La Découverte Poche / Sciences humaines et sociales », 2010. Avant eux, Wendy Brown (*Les Habits neufs de la politique mondiale : Néolibéralisme et néo-conservatisme*, Paris, Les Prairies ordinaires, « Penser/croiser », 2007) a mis en évidence les conséquences néoconservatrices d'une saturation du social et du politique par la rationalité néolibérale. Stéphane Haber (*Penser le néocapitalisme. Vie, capital et aliénation*, Paris, Les Prairies ordinaires, « Essais », 2013) envisage le néolibéralisme non comme une doctrine, non comme une idéologie politique, non comme une période de l'histoire économique, mais comme une forme sociale qui aurait pénétré en profondeur les rouages de nos collectifs. Sur le reflux d'une pensée critique condamnée à la discrétion et au mutisme par ce même contexte néolibéral, voir François Cusset, *La Décennie. Le grand cauchemar des années 80*, Paris, La Découverte, 2006; sur le néolibéralisme planétaire gouverné par un capitalisme tardif compris comme processus intotalisable de dédifférenciation des sphères culturelles et économiques, voir Fredric Jameson, *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, trad. fr. F. Nevoltry, Paris, ENSBA, « D'art en questions », 2007.

3. Yves Citton, *L'Avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation?*, Paris, La Découverte, 2010, p. 155.

4. François Cusset, *La Décennie, op. cit.*; et, plus récemment, « Hors des médias, la gauche critique travaille à longueur d'année », *Libération*, 16 octobre 2015.

gesticulations égotistes de quelques signatures philosophantes et essayeuses, qui racolaient sur les petits écrans et s'agitaient sur les réseaux sociaux<sup>5</sup>.

Les choses de l'esprit ont été concernées de près, et la littérature a été directement visée par cette industrie populiste. L'un de ses principaux faits d'armes, en France, pourrait être, bien sûr, l'attaque de la *Princesse de Clèves* – j'en parle comme d'un casse ou d'un « braquo », et pas simplement comme de l'agression d'une petite vieille<sup>6</sup>. Attaque révélatrice d'un poujadisme vulgaire, installé au plus haut sommet de l'État, dont on sait toutes les peines du monde qu'il rencontre encore pour articuler une phrase correcte (rires), mais attaque qui, tout de même, catalyse et résume ces nombreux procès en insolvabilité qu'on mène contre les départements de lettres et de sciences humaines, avec tout l'aplomb dont sont capables les bons gestionnaires qu'ils prétendent encore être. Que le discours relayant une telle idéologie soit l'arbre qui cache la forêt ne fait pas de doute : sourdent des attaques tout à fait concrètes et brutales (d'ordre financier, infrastructurel, organisationnel, scientifique, pédagogique, etc.) contre l'Université, contre le fait même de la recherche<sup>7</sup>, contre les institu-

5. Sur le fonds de commerce auto-contradictoire (mais qu'importe, il est juteux) de la littérature néoréactionnaire, dont les gémissements très rentables consistent à se vendre paradoxalement en martyrs de la censure bien-pensante, voir Ellen Salvi, « La droite extrême à l'assaut du livre. L'édition française gangrenée par la pensée rance », *La Revue du Crieur. Enquêtes sur les idées et la culture*, n° 4, 2016, p. 112-127.

6. La meilleure réplique, et à chaud qui plus est, vint d'Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, préf. François Cusset, Paris, Amsterdam, 2007; voir également Antoine Compagnon, *La Littérature, pour quoi faire?*, Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le jeudi 30 novembre 2006, Paris, Fayard/Collège de France, 2007. William Marx (*La Haine de la littérature*, Paris, Les Éditions de Minuit, « Paradoxe », 2015) a récemment inscrit cette polémique autour de *La Princesse de Clèves* dans une histoire au long cours de l'antilittérature.

7. Christophe Granger, *La Destruction de l'Université française*, Paris, La Fabrique, 2015.

tions de l'édition<sup>8</sup>, de la création et de la culture. Ailleurs, on ferme, tout bonnement, en sciences humaines, des sections, des départements, voire des universités entières au motif que ce serait « la crise » ou que, peu utiles, elles seraient trop propices au sens critique et aux comportements séditieux.

Le constat est à peu près incontestable, d'une agression plus générale contre les humanités, du soupçon d'inutilité dont on les affuble et de la défiance envers leur potentiel de dissidence, de critique ou de désordre. On les accule à se justifier, à prouver leur utilité et à rendre des comptes<sup>9</sup>. Certainement me dira-t-on que je commence bien mal, en m'engageant complaisamment dans une défense mesquine et corporatiste de mes petites affaires. Mais ce serait encore oublier que c'est là, à l'école, à l'université, dans les livres, dans les médias, qu'on apprend à maîtriser ce que nous partageons : le langage ordinaire. Le langage ordinaire, qui n'est autre que le site stratégique où s'organisent les formes de vie, où se mettent en place les manières de penser les problèmes, d'imaginer des futurs, de qualifier ce qui nous arrive et qui se présente à nous, d'élaborer des actions collectives, et de faire commun.

Or, ce langage se forme aujourd'hui à l'intérieur d'un espace public qui connaît plusieurs transformations profondes : au-delà de sa brutale et incontestable dilatation à des échelles digitales et globales, il tend à se nourrir essentiellement d'images et de formules saillantes, à rémunérer la visibilité et à se gorger de servilité attentionnelle ; qui plus est, cette médiasphère expansionniste est travaillée par des logiques populistes qui réclament bruyamment un accès avec le « direct », le « monde réel » ou le « peuple » ; en escamotant ainsi les médiations fournies opportunément par la conversation, l'enquête, la critique, ces logiques minent tendancieusement toutes les vertus

8. André Schiffrin, *Le Contrôle de la parole*, Paris, La Fabrique, 2005.

9. Martha Nussbaum, *Not For Profit. Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2010.

propres à un espace public démocratique digne de ce nom – le temps de réflexion, la finesse d'analyse, la justesse des catégorisations, la perplexité volontaire, le pluralisme<sup>10</sup>, etc. ; elles construisent également des tribunes favorables au règne sans partage de demi-savants demi-habiles qui n'ont pas d'autre souci que d'obtenir le dernier mot sur un plateau<sup>11</sup> ; enfin, dans cet écosystème médiatique saturé de dispositifs d'envoûtement de l'attention et de monopolisation de la représentation, les populistes occupent non seulement les espaces de visibilité médiatiques, mais exproprient tout ou partie de nos récits, de nos imaginaires, de nos mythes<sup>12</sup>.

En un mot, ils ont la main sur le langage. C'est-à-dire : ils imposent le lexique de nos catégorisations futures ; ils ont le monopole, ou presque, sur le vocable utilisé pour qualifier ces problèmes publics qui font la trame de notre réel ; ils manipulent les mots, dans une ambiguïté jamais levée, ils en siphonnent le sens, et ruinent par là nos capacités à fonder du commun ; ils structurent en amont nos débats et en organisent le déroulement, en en surdéterminant les termes et les alternatives ; par leurs décisions, par leurs discours, par leur présence, ils pèsent sur la formation présente et future d'acteurs (jeunes et moins jeunes) dont le langage, la pensée et l'expérience s'appauvrissent de concert, et auxquels on demande de se contenter d'être des agents économiques opérationnels. Une chose est sûre,

10. Hilary Putnam (« Literature, Science, reflection », *New Literary History*, 3, 1976, p. 483-491) propose de voir dans le roman un cadre propice à la récréation, par les vertus de l'imagination, de perplexités morales face à des cas et des situations particulières. Rien n'impose évidemment de cantonner une telle sollicitation de la perplexité au seul genre du roman.

11. Yves Citton, « Dispositifs populistes et régimes médiarchiques : neuf hypothèses », *Multitudes*, 2015/4, n° 61, p. 88-94.

12. Christian Salmon, *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007 ; Yves Citton, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Amsterdam, 2010 ; on renvoie également au récent projet *Storytelling* de l'OBVIL (Observatoire de la vie littéraire), dirigé par Danielle Perrot-Corpet.

donc : nos batailles sont, et seront, de langage<sup>13</sup>, car c'est là qu'on nous gouverne, que se forment nos vies, que se définissent, avec une fausse évidence, nos *agenda*, leurs urgences et leurs priorités<sup>14</sup>.

Et, malheureusement, ce point névralgique de notre vie politique me semble avoir été sous-estimé par beaucoup de ceux – écrivains, éditeurs, enseignants, chercheurs, critiques – qui font « la littérature » (si l'on veut bien se contenter d'appeler par là cet art qui fait intensivement du langage l'objet et l'instrument de son travail)<sup>15</sup>. Malheureusement, donc, la tendance est à la minoration de la nature foncièrement collective, publique et politique du travail littéraire.

13. Chose aussi rare que notable : une spécialiste de littérature renaissance et un professeur de communication se sont attelés au décryptage lexical et rhétorique du ravalement du discours frontiste et de l'édification de sa vitrine républicaine. Cécile Alduy et Stéphane Wahnich, *Marine Le Pen prise aux mots – Décryptage du nouveau discours frontiste*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.

14. « [L]es luttes politiques se jouent toujours à la frontière du dicible et de l'indicible. Elles ont pour enjeu non seulement des options dans des domaines particuliers, mais aussi et surtout la clôture du champ de la problématique acceptable. Ou la définition de ce qui fait problème, de ce qui est urgent, des questions centrales, qui, qu'on le veuille ou non, s'imposent à tous. » (Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, *Vers l'extrême. Extensions des domaines de la droite*, Bellevaux, Éditions Dehors, 2014, p. 58-59).

15. Voir les remarques de Daniel Lindenberg, *Le Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, avec une postface inédite de l'auteur, Paris, Le Seuil, « La République des idées », 2016. C'est en effet d'autant plus vrai qu'en France, c'est depuis le champ littéraire, sans doute avec « l'excuse du beau style » (p. 86), qu'ont été anticipées les recompositions idéologiques profondes, et particulièrement la mode néoréactionnaire et l'invocation du spectre de Maurras; et ce sont précisément des écrivains et romanciers (Maurice Dantec, Michel Houellebecq, Richard Millet, Renaud Camus) qui ont joué le rôle d'éclaircisseurs « dans ce maquis de la nouvelle réaction » (p. 13) et dans la lente contamination de l'espace public par des thèses identitaires et suprématistes sur notre supposé « mode de vie » (ou notre présumée « forme de vie »). Nous aurons l'occasion de revenir sur cet usage essentialiste de la notion.

## Quel rôle la théorie littéraire doit-elle jouer ?

Dans un tel climat d'injonctions et de soupçons contre les choses de l'esprit et de l'écrit, deux types de réaction sont possibles : le repli défensif ou l'interventionnisme offensif; le pessimisme crépusculaire ou le pessimisme lucide (et mobilisé dans l'élucidation des conditions d'une amélioration possible).

En matière littéraire, ce climat réactionnaire incite plutôt à une posture défensive et au repli, avec tout l'immobilisme qui peut l'accompagner, sur des positions essentialistes. L'une des réactions à ces procès petits-bourgeois<sup>16</sup> en légitimité est, dans les départements de lettres comme dans les autres départements de sciences humaines, celle du refus, bien légitime, de se soumettre à ces audits en rentabilité et à leurs critères d'évaluation. Ce refus vaut toujours mieux, on en conviendra, que la passivité, la sidération ou l'abattement. La question « À quoi bon la littérature ? » a de quoi braquer; elle incite à des professions de foi, plus ou moins enflammées, qui dramatisent leur essentialisme théorique (sous la forme souvent péremptoire et emphatique : « La littérature, c'est... »). En se débattant honorablement, on fait ainsi le lit, on joue le jeu de l'antilittérature, alors même que l'enjeu est d'invalidier les termes de son impérieuse et provocante mise en demeure<sup>17</sup>. Conséquence de tout cela : face à l'intrusion du politique sur les plates-bandes littéraires, la réaction du déni n'a que davantage creusé le fossé (déjà artificiel) entre le littéraire et le politique, ou confirmé un désengagement de la littérature de la sphère politique – comme une volonté de ne pas être de ces « responsables » irresponsables, ou comme une volonté moins

16. Roland Barthes (*Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, 1957) caractérise l'esprit petit-bourgeois par cette tendance à un parler vrai, gorgé de bon sens, incapable d'autre chose que de tautologies, appelant un chat un chat, et considérant, non sans pingrerie, qu'un sou est un sou.

17. « On nomme antilittérature tout discours qui s'oppose à la littérature et la définit en s'y opposant. On nomme littérature tout discours auquel s'oppose l'antilittérature » (William Marx, *La Haine de la littérature*, op. cit., p. 9).

légitime de ne pas leur répondre. Le souci de ne pas y toucher et de ne pas se salir les mains, louable, s'accompagne malheureusement d'effets un peu moins acceptables – de l'esquive par l'autonomie, on glisse peu à peu vers des comportements, en définitive assez conservateurs, de purification de la Littérature et de repli sur quelque Beau passablement platonisé. À rebours d'une tendance historique jusque-là attestée, selon laquelle l'affirmation de l'autonomie de la littérature s'accompagnait de la détermination de pouvoirs qui lui étaient propres, ce sont aujourd'hui les propensions à l'autonomisation qui relativisent la responsabilité éthique et politique de l'auteur, amoindrissent les marges d'action littéraire et siphonnent l'éventuelle force subversive des œuvres<sup>18</sup>.

Le piège est ainsi tendu : en croyant s'abriter dans une fiction de souveraineté, on s'assujettit toujours plus à quantité de pouvoirs qui continuent de nous traverser et contre lesquels on a rendu, sans se l'avouer, les armes ; en désertant le terrain politique, où l'on est attaqué, on prête le flanc, presque dans l'indifférence, à d'autres coups, qui pourraient bien être, à l'avenir, un peu plus incapacitants ; dans le mouvement même de l'évacuation, ne reste plus que la rhétorique sombre de la déploration qui formule une explication si globale aux maux de notre temps qu'elle appelle moins à la radicalité d'une révolution qu'à l'impuissance inavouée, à la démobilisation silencieuse et à la déresponsabilisation mal assumée. Construire, sur les airs du chant du cygne, la nostalgie d'un objet déchu qui ne peut qu'être destiné à disparaître, c'est tout bonnement éteindre le goût pour l'exploration théorique, poétique, littéraire. Le défaut de cette tendance est en somme de provoquer une réaction de contraction autour d'une conception ségrégationniste et souverainiste de la littérature, qui empêche le déploiement d'une créativité en matière littéraire et théorique, et l'expression de tendances prospectives

18. Gisèle Sapiro, *La Responsabilité de l'écrivain. Littérature, droit et morale en France (XIX<sup>e</sup>- XXI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions du Seuil, 2011, p. 706.

affirmées<sup>19</sup>. Bref, le repli ou le déni ne semblent pas différer de cette attitude défensive qui consiste à protéger une espèce en voie d'extinction derrière une enceinte, avec cet effet paradoxal d'accroître la vulnérabilité et d'accélérer la disparition de ce à quoi on accorde pourtant tant de prix.

Dans ces circonstances, qui se nourrissent de toute forme d'abattement intellectuel, le champ des études littéraires a plutôt manifesté des conduites théoriques relativement atones ou dont il est difficile de louer l'audace : réflexe de contraction positiviste vers une histoire littéraire *old school* et cumulativiste, excès de textualisme et de formalisme, doublé d'un désintérêt pour les questions relatives à la condition humaine<sup>20</sup>, enclavement dans un subjectivisme dépolitisé, *credo* gorgés d'une révérence religieuse assez confondante envers la valeur Littérature<sup>21</sup>, crainte de la spéculation théorique face à la prétendue nécessité d'une unification sous un paradigme intimidant, dont on n'aurait pas fini de faire le deuil, zombification institutionnelle par toutes les concessions faites à la publication effrénée, au *ranking*, ou au nouveau *quantified self* du chercheur 2.0, etc. Bien sûr, on a, ici ou là, essayé de réarticuler littérature, philosophie et morale autour d'un

19. Jean-Marie Schaeffer (*Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2011) dépeint un paysage particulièrement enclavé des études littéraires.

20. Tzvetan Todorov, *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, « Café Voltaire », 2007.

21. Il n'est pas inutile de rappeler ce que dit Jacques Bouveresse à propos de la France : « Dans un pays comme le nôtre [...] le principe selon lequel "la littérature est la mesure de toutes choses" est accepté souvent comme un dogme et la tendance à transformer l'amour de la littérature en une chose qui s'apparente fortement à une religion ou une idolâtrie est probablement plus forte que dans n'importe quel autre. » (Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, « Banc d'essais », 2008, p. 56) ; « Les discours que l'on tient habituellement sur la fonction de la littérature montrent que la relation que nous entretenons avec elle est restée fondamentalement religieuse et n'a jamais été sécularisée » (*id.*, p. 26, dans le sillage de Hilary Putnam, « Literature, Science, Reflection », art. cit.).

tournant éthique<sup>22</sup>, de refaire une place aux émotions en littérature<sup>23</sup>, de décloisonner et d'aérer la lecture littéraire hors du simple décodage cognitif<sup>24</sup>, de penser la littérature dans une plus vaste archéologie des médias<sup>25</sup>, ou de mettre en place des alliances entre littérature et sciences sociales<sup>26</sup> : autant de manières de réinscrire la littérature dans la vie sociale. Ces initiatives, importantes, restent cependant rares et clairsemées : serait-ce alors faute de temps, de forces, de moyens, de postes, de crédit et de crédits – de toutes ces choses dont le très invasif management de projet a sèchement privé l'Université et la recherche –, serait-ce donc faute de mieux que l'on s'est réunis, un peu crispés, autour de la stèle littéraire ? N'y aurait-il pas comme le relent, mais actualisé sous sa forme néolibérale, d'un vieux partage entre les Deux Cultures qui accorde le primat à une première (scientifique, appliquée, en plus d'être consciencieuse, utile, productive, virile et dominante) sur une seconde (humaniste, féminine et, en définitive, ancillaire)<sup>27</sup> ? Serait-ce sous tous ces effets que l'on s'est replié et protégé derrière une conception un peu trop étroite et étriquée de la Littérature ? En tous les cas, quelles qu'en

22. Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, « Éthique et philosophie morale », 2006 ; dans la continuité de Martha Nussbaum, *La Connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, trad. fr. S. Chavel, Paris, Éditions du Cerf, « Passages », 2010.

23. Emmanuel Bouju et Alexandre Gefen (dir.), « L'émotion, puissance de la littérature ? », *Modernités*, n° 34, 2012 ; Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup. La littérature, une zone à défendre*, Paris, Gallimard, « Nrf Essais », 2016.

24. Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, « Nrf Essais », 2011.

25. Direction dans laquelle travaille Yves Citton (« Les lumières de l'archéologie des médias », *Dix-huitième siècle*, no 46, 2014, p. 31-52), dans le sillage de Jussi Parikka, *What Is Media Archaeology?*, Cambridge, Polity, 2012.

26. Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2014 ; Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, « Nrf Essais », 2016.

27. Charles P. Snow, *The Two Cultures*, Cambridge University Press, 1993 ; voir les remarques critiques à son endroit de William Marx, *La Haine de la littérature*, *op. cit.*

soient l'importance respective et la hiérarchisation relative, ces causes contribuent, toutes et ensemble, à une panne de libido théorique, à un enclavement disciplinaire et institutionnel autour d'un statut d'exception littéraire, et *a fortiori* à une désertion en cours de l'espace public par la théorie de la littérature.

Contre cette tendance défensive au repli et au désengagement, ce livre opte résolument pour le second type de réaction possible – celle, engagée et on l'espère engageante, qui répond à l'impératif de l'exploration (*Explore*, donc) et celle d'une théorie littéraire qui ne compterait pas pour rien. On peut contrer et inverser le mouvement en apparence inexorable d'éloignement de textes de plus en plus étrangers à tous, sauf à quelques spécialistes, en cessant de considérer le texte comme un bien précieux, fragile, condamné à vieillir, à force de révérence, dans des « réserves culturelles » coupées de l'espace public, et en confiant à la théorie littéraire des rôles nouveaux et des missions étendues.

Que la contribution de la littérature à la vie démocratique ne soit pas nulle signifie notamment qu'on ne peut pas se satisfaire de l'attente, particulièrement prononcée aujourd'hui, et clairement teintée de nostalgie, d'un magistère intellectuel ou littéraire, dont l'autorité et la portée visionnaire pourraient ne serait-ce que tenir en respect les logorrhéiques tribuniciens saturant l'horizon médiatique. Ce livre ne possède pas la recette pour reconstituer de toutes pièces un quelconque « grand intellectuel » : il ne s'attardera par conséquent pas à en déplorer la disparition ; il soutient même que prétendre en préparer la restauration serait une conduite bien peu politique, qui reviendrait à confier l'action collective à une seule figure éclairée, prophétique et capable de guider la foule dans les sombres circonstances qui sont les siennes. Dans une conjoncture où ces grandes figures intellectuelles – pour peu qu'elles puissent encore y voir le jour – ne sauraient de toute façon proposer des voies de résolution à des problèmes d'une autre complexité, ce livre se demande plutôt comment la littérature, et avec elle la théorie littéraire, pourraient fabriquer du politique, c'est-à-dire nous réengager dans l'espace public avec de plus grandes capacités

d'action. L'une des réponses qu'il cherche à esquisser peut se résumer ainsi : la littérature fera sans doute beaucoup plus de politique (elle se mouillera plus, disons-le ainsi), non pas quand elle aura une théorie plus politique de l'auteur (de l'écrivain, de l'intellectuel ou du poète), mais quand elle aura une théorie plus politique du lecteur (des communautés de lecture auxquels il prend part, et de l'œuvre comme pôle d'organisation d'actions communes).

Ce livre fait ainsi reposer sa pratique de la théorie littéraire sur trois hypothèses.

D'abord, l'hypothèse continuiste : il n'en va pas seulement d'une hypothèse historiographique ou d'un métarécit de la littérature prenant acte de la fin de l'intransitivité romantico-formaliste, qui offrirait à l'identité disciplinaire des littéraires un refuge rassurant et confortable ; au-delà d'un simple retour du référent, au-delà d'une réévaluation des formes de transativité dont la littérature est capable, il en va d'une hypothèse philosophique et épistémologique forte, avec laquelle on ne transigera jamais et selon laquelle il n'y a aucune solution de continuité tenable entre langage ordinaire et langage littéraire ; les efforts sémantiques, stylistiques, narratifs, pragmatiques des auteurs ne les font pas sortir du langage ordinaire ; en conséquence, le domaine littéraire n'est pas nettement découpé, encore moins coupé des affaires courantes de ce monde, dont il va s'agir de savoir de quelles manières il peut s'y impliquer.

Ensuite, l'hypothèse d'une responsabilité prospective de la théorie littéraire : en ne cantonnant pas le théoricien et le critique à venir toujours après coup commenter, baliser, cataloguer le champ littéraire, on dégage, devant la théorie littéraire, le chemin des productions possibles futures, qu'elle peut légitimement, à la manière d'une cartographie exploratoire et exposée à des reconfigurations incessantes, rendre visibles, favoriser, faire éclore<sup>28</sup>. Une telle perspective revient à minimiser

28. Marc Escola (dir.), *Théorie des textes possibles*, Cahiers de recherches des instituts néerlandais de langue et littérature françaises n° 57, Rodopi, Amsterdam,

l'innocuité métadiscursive des études littéraires, à rapatrier le critique et le théoricien sur un même plan – l'espace public – que les auteurs, écrivains et poètes, et à considérer que les interventions des premiers ne pèsent pas moins sur le cours du langage, de l'écrit et du livre. En somme, nos théories sont inséparables de la façon dont elles font vivre ou mourir les institutions qui portent les littératures, et nos conceptions de la littérature inclinent à des manières de les pratiquer et de les animer. Par conséquent, si on peut mesurer la santé des institutions littéraires au coefficient de renouvellement théorique et d'expérimentation épistémologique des études littéraires, une lourde responsabilité incombe au théoricien qui doit s'engager à accroître nos expériences possibles de la littérature et à contrer ces tendances à l'extinction intellectuelle, dont le néolibéralisme diffus est le vecteur massif.

Enfin, l'hypothèse de l'interventionnisme politique : ces continuités donnent à la théorie littéraire toutes les raisons de multiplier les transactions et de cultiver les alliances politiques (transaesthétiques, transmédias, transdisciplinaires) avec d'autres pans de la création, de la recherche et de l'enquête : art, documentaire, journalisme, sciences sociales, militantismes, etc. Loin de devoir réserver ses spéculations à de petits cercles situés hors de l'espace public, la théorie littéraire n'a pas à se limiter au rôle du gendarme affecté à la circulation : au lieu de faire la *police*, elle doit s'engager dans une *politique* théorique capable de créer de la pluralité, de développer des possibilités de connexion, d'éclater les clôtures confortables et les identités rassurantes, qui maintiennent l'art en dehors de l'espace public et le protègent des agressions extérieures, au sein d'une souveraineté dont on sait ce qu'elle a de factice<sup>29</sup>.

2012 ; Christophe Hanna, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, «Forbidden Beach», 2010.

29. Olivier Quintyn, *Valences de l'avant-garde*, Paris, Questions théoriques, «Saggio Casino piccolo», 2015, p. 149-150 : «Une définition privilégiée, dans sa forme logique même, ce que Rancière appellerait la police de l'institution art, soit tout ce qui identifie, assigne à résidence et discrimine. Par opposition,

Ce livre aimerait faire bouger, d'un même mouvement, nos convictions sur la littérature, nos manières de la faire vivre (l'enseigner, mais pas seulement, mener des recherches à son sujet, mais pas seulement, la pratiquer dans l'espace privé comme public), nos façons, enfin, d'en former nos vies (sur des plans éthique et politique). Il se propose d'entraîner (fournir un entraînement et donner de l'entraîn) à la théorie, de réunir les conditions optimales pour une entreprise théorique stimulante, sans en prescrire une particulièrement et unilatéralement. Il cherche à lever les obstacles essentialistes qui freinent ces sorties galvanisées par le goût de l'investigation. En somme, à s'exercer, au moyen de judicieux étirements, à dissiper des crampes tenaces.

### La crampe de l'essentialisme littéraire

Une crampe a cette particularité de foudroyer : la douleur ponctuelle et intense se prolonge et ruine les possibilités de se redresser et de se rétablir ; l'épreuve incommodante devient une paralysie temporaire. La crampe se manifeste par la tétanie tenace, la privation déconcertante des capacités motrices et, finalement, l'immobilisation. Brutalement incapacitante, elle laisse sans voix ni armes. La pensée théorique peut être, elle aussi, frappée de telles crampes mentales, si l'on en croit l'un des philosophes qui a cherché à nous en débarrasser :

« Qu'est-ce que la longueur ? », « Qu'est-ce que le sens ? », « Qu'est-ce que le nombre un ? » etc., toutes ces questions provoquent en nous une crampe mentale. Nous sentons que nous ne pouvons rien montrer en réponse, et que pourtant nous devrions montrer quelque chose. (Nous avons affaire à l'une des grandes sources d'égarément

---

une politique s'attacherait plutôt à créer de la non-identification, au risque de faire voler en éclats la clôture rassurante qui semble démarquer l'art des autres sphères d'activités culturelles. »

philosophique : un substantif nous pousse à chercher une chose qui lui corresponde)<sup>30</sup>.

On aurait tort, nous dit-il, de traquer un concept substantiel correspondant au substantif qui ne ferait que le cacher. On sent bien que nos réponses ne conviennent pas à la question de savoir ce qu'est le temps. On ne ressent alors que mieux le nécessaire d'une définition juste. Le langage philosophique s'encombre de montées en généralité conceptuelles à partir d'un langage ordinaire auquel il a tort de ne pas se fier (quitte à disparaître, à terme, derrière lui). Le philosophe cherche à donner une consistance ontologique à un référent, là où il n'y a que des jeux de langage ordinaires.

Le champ des études littéraires souffre aujourd'hui, me semble-t-il, de crampes similaires, que n'ont pas à subir, pourtant, avec une même intensité les autres sciences sociales. Sans doute en va-t-il de la « longueur » comme de la « littérature » : tenus de répondre à la question de savoir ce qu'est la Littérature, ce à quoi elle sert, nous ne pouvons fournir la moindre réponse. La théorie littéraire souffre de crampes quand elle se soumet docilement à la convocation essentialiste, ou quand elle laisse, à la faveur d'épreuves académiques souvent révélatrices, affleurer une conviction primaire sur ce qu'est la littérature.

L'essentialisme trouve une réponse reconfortante, mais probablement illusoire, dans un réalisme esthétique adossé à une ontologie de l'œuvre d'art qui, tout en la réduisant à un objet artefactuel, se donne les moyens de la soustraire du régime ordinaire des objets courants. Comme le rappelle Dewey, très tôt, dans *L'Art comme expérience* :

On identifie généralement l'œuvre d'art à l'édifice, au livre, au tableau ou à la statue dont l'existence se situe en marge de l'expérience humaine. Puisque la véritable œuvre d'art se compose en fait

---

30. Ludwig Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, trad. fr. M. Goldberg et J. Sackur, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1996, p. 35.

des actions et des effets de ce produit sur l'expérience, cette identification ne favorise pas la compréhension<sup>31</sup>.

La réduction ontologique de l'œuvre d'art à un objet (de l'œuvre littéraire à un texte ou à un livre) entraîne une forme de myopie difficilement soignable. Plus l'on cherche à lui conférer des contours stables et fermes, plus l'œuvre littéraire apparaît comme un artefact à un autre titre, non plus seulement comme un objet non naturel, fabriqué, empiriquement préhensible, mais au sens où un scientifique l'emploie : comme une construction artificielle émergeant des conditions expérimentales, qui, tel un parasite, vient en retour les perturber, précisément parce qu'elle est prise par erreur pour argent comptant, comme une « donnée » naturelle. La littérature n'est pas une entité naturelle *sui generis*, certes. Elle est une construction tant sociohistorique que scientifique. Mais elle devient un artefact dès l'instant où un essentialiste prend pour naturel ce qui n'est que le produit de ses propres conditions d'observation.

D'aucuns affirmeront que « s'il y a des littéraires, c'est qu'il y a bien une Littérature ! » L'égarément consiste là à invoquer, de manière quasi incantatoire, un concept presque palpable qui serait étroitement chevillé à un substantif, le tout sur fond d'un réalisme philosophique pour le moins naïf. Comme si, ce concept, on l'avait au fond de la poche, et qu'à condition d'y fouiller un peu, il ne restait plus qu'à l'exhiber. La pensée littéraire se tétanise ainsi, quand elle se met à hypostasier les mirages dont on lui demande de se justifier. Malheureusement, le simple fait de chercher ne suffit pas à faire exister l'objet de la quête. Et puis, à la longue, cette crampe des études littéraires dégénère en une disposition durablement hypocrite, consistant à ne pas (vouloir) voir ce qui est pourtant sous ses yeux : l'état liquide, presque vaporeux, de la littérature. Hypocrisie ou mauvaise foi,

31. John Dewey, *L'Art comme expérience*, trad. fr. J.-P. Cometti (dir.), Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2010, chap. 1, p. 29.

comme on voudra, au sens où le littéraire, sous la menace pressante, s'agrippe à son métier, aux institutions auxquelles il s'adosse, et à la Littérature dont il gage, contre l'anti-intellectualisme ambiant, qu'elle a plutôt la dureté du diamant.

Comme dans d'autres champs scientifiques, l'identité professionnelle des littéraires résulte de deux mouvements mis en boucle : d'une part, la circonscription plus ou moins précise d'un domaine d'intervention, d'un objet, d'un champ ; d'autre part, la fédération d'une communauté scientifique professionnalisée autour de cet objet. On serait bien en peine de savoir lequel de ces deux mouvements prime logiquement et chronologiquement sur l'autre : un point de rencontre autour duquel se cristallise une communauté scientifique a, en retour, les moyens de déplacer son objet ou d'en rediscuter les contours, pour recomposer le cercle de ses membres, et ainsi de suite. Une tension est à l'œuvre ici, qu'il est nécessaire d'explicitier : d'un côté, une tendance réaliste qui cherche un objet aux bords nets, auquel adosser de manière univoque un métier, comme la chaussure appelle le cordonnier ; la dent, le dentiste, etc. ; de l'autre, une tendance nominaliste et constructiviste, en vertu de laquelle il n'y a pas nécessairement de lien naturel entre un mot et la chose (en l'espèce, entre la catégorie « Littérature » et les phénomènes qu'elle prétend capter ou recouvrir) et qui laisse sous-entendre que des spécialistes autorisés se donnent la parole pour définir leur objet et leur métier. Que le monde de l'art ait les moyens d'instituer ce qui est art et littérature, que les professionnels, les experts et les spécialistes de la littérature soient des acteurs de ce monde, qui ne se placent pas dans une situation de totale extériorité vis-à-vis de lui, n'a rien de problématique. Il n'y a aucun scandale à ce qu'on puisse circonscrire notre champ d'investigation. Bien d'autres corporations, scientifiques et non scientifiques, le font, chaque jour, et avec la plus grande légitimité. Mais un piège se tend, dès lors que l'aspiration réaliste prend le dessus sur l'approche institutionnelle – et, précisément, le climat est à l'injonction au bon sens,

réaliste, qui réclame des choses palpables et des espèces sonnantes et trébuchantes. Autrement dit, un écueil se présente, dès que l'on commence à croire un peu trop en la consistance de ce que nous découpons, analysons et catégorisons, à surestimer la netteté des contours de notre champ, à exagérer la fermeté ontologique de l'œuvre d'art. Ces moments arrivent quand ce pouvoir d'institution de la littérature est remis en cause par ses spécialistes mêmes, qui se prennent à espérer toucher du doigt un objet commun pouvant tout à fait se passer d'eux et attendant passivement qu'on le saisisse. Bref, quand le littéraire est dupe des ombres qu'il projette lui-même.

Ces moments de croyance réaliste reposent sur un refus assez explicite d'un constructivisme (souvent caricaturé en une forme de dérive relativiste capable de décréter tout et n'importe quoi). S'il est vrai que l'antiréalisme s'expose parfois à jeter le bébé avec l'eau du bain, on pourrait toutefois aisément rétorquer au prétendu réaliste qu'il n'est jamais qu'un constructiviste qui ne s'assume pas. Construisant sans dire qu'il construit, il est conduit, par quelque pétition de principe, à justifier son existence professionnelle par un objet dont il aurait artificiellement truqué la consistance, en le naturalisant dans une complaisante circularité – miroirs et mouiroirs de la littérature.

### Devons-nous construire le concept de littérature ?

C'est pourquoi il convient de distinguer plusieurs formes de constructivisme et de préciser en quel sens on peut souhaiter être constructiviste en matière littéraire. Le constructiviste soutient que « les phénomènes descriptibles dans le monde, qu'ils soient réputés ordinairement sociaux ou naturels, n'existent pas antérieurement et extérieurement au travail social accompli pour les catégoriser<sup>32</sup> ». Il s'oppose généralement au réaliste (ou naturaliste) pour qui les

32. Michel de Fornel et Cyril Lemieux (dir.), *Naturalisme versus constructivisme?*, Paris, Éditions de l'EHESS, « Enquête », 2007.

phénomènes existent indépendamment de tout travail de description et de catégorisation. On ne doit pas exagérer les pouvoirs du constructivisme, qui n'a aucunement les moyens, à travers quelque impérieux décret, de faire advenir au monde des choses sous une forme fixe et stabilisée. Le constructivisme sait que ses constructions sont provisoires, éphémères et discutables. On peut en revanche considérer qu'un constructiviste s'égare quand il construit son objet unilatéralement ou qu'il le fabrique de toutes pièces. Car il risque de donner à son objet l'image complaisante qu'il veut que celui-ci lui renvoie de lui-même. Dans une dérive narcissique, le constructiviste est alors occupé à contempler les images de lui-même qu'il a projetées dans son objet – objet détourné au rang d'image ou de miroir. C'est ce repli narcissique qui lui donne l'illusion de la consistance réelle de son objet et lui fait croire qu'il est possible de se réclamer d'un certain réalisme.

En conséquence, un constructivisme de bon aloi, porté par un esprit exploratoire, doit au contraire accepter d'être changé par des objets qui se situent aux franges de son champ de vision, aiguillonnent son goût pour l'investigation, l'engagent à la dérive nomade et dépaysent ses cartographies initiales. Si l'on refuse tout constructivisme à sens unique, il faut convenir que notre discours est « conceptuellement codéterminé par les discours sur lesquels il discourt<sup>33</sup> » et que, pour ne pas faire de concession à quelque retour du réel que souhaiterait ardemment le naturaliste, il faut se risquer à la dé-définition de la littérature et au décloisonnement des champs, pour forger, à bonne distance des réflexes autonomistes et souverainistes, des alliances discursives, médiatiques et disciplinaires avec d'autres secteurs de la société civile, dont la littérature a été longtemps tenue éloignée. Comme on le verra, ce livre milite même, à contre-courant de la vieille concurrence qui oppose depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'écrivain

33. Edoardo Viveiros de Castro, *Métaphysiques cannibales*, trad. fr. O. Bonilla, Paris, PUF, « Métaphysiques », 2009, p. 5 et p. 171.

intellectuel et le *social scientist*<sup>34</sup>, pour un rapprochement tactique entre les études littéraires et les sciences sociales, dont les premières auraient tout intérêt à tirer, en nombre, de sains enseignements méthodologiques et des postures épistémologiques. Ce rapprochement mène à considérer les études littéraires comme solubles au sein des sciences sociales et à une convergence politique entre œuvre littéraire et enquête de sciences sociales, dans un contexte scientifique, politique et écologique où les partages entre deux (ou trois) cultures n'ont plus guère de pertinence<sup>35</sup>.

Le concept de littérature est donc une construction provisoire et située à l'intersection (mobile et dynamique) de théories littéraires en évolution et d'objets littéraires en voie incessante de requalification. Un enseignement à en tirer : plutôt que de nous crispier de manière conservatrice sur un concept normatif et qu'on voudrait pérenne – et, devrais-je ajouter : étrié, automutilé, aussitôt hors d'usage – de littérature, nous avons tout à gagner à nous lancer dans des campagnes aventureuses d'exploration de ces nouveaux objets qu'une épistémologie vivante de la littérature pourrait effectivement libérer.

### Séances d'étirements

Quand Wittgenstein prétend traquer les « crampes mentales » qui traversent notre pratique de la philosophie du langage et de l'esprit, il assigne à la philosophie le rôle non de formuler un corps de doctrine, mais de nous débarrasser de faux problèmes qui ont le défaut de la ténacité. À ce titre, il ne nous fournit pas une nouvelle théorie en kit, ni ne nous pourvoit d'une boîte à outils conceptuelle. Pas plus, sa philosophie ne pourrait se résumer à une méthodologie philosophique applicable

34. Gisèle Sapiro, *La Responsabilité de l'écrivain*, op. cit., p. 690-691.

35. Wolf Lepenies repensait le partage de C. P. Snow, en cernant la culture littéraire entre la culture scientifique et une troisième culture – la culture sociologique.

en toutes circonstances<sup>36</sup>. On serait bien en peine de trouver une théorie de l'histoire, de la religion, des mathématiques, ou de quelque X que ce soit<sup>37</sup>. Wittgenstein ne nous intéresse pas ici au titre où il fournirait clé en main une théorie de la littérature et où on pourrait ouvrir son œuvre comme un consultant quelconque déballe sa mallette pour brandir deux ou trois gadgets conceptuels. On cherche à comprendre les effets que pourrait avoir la conception wittgensteinienne du langage sur les pratiques de la littérature, le tout sans promouvoir une théorie wittgensteinienne de la littérature (qui n'existe pas, et qui n'existera jamais).

En revanche, par son souci de mettre la pensée en mouvement, de diversifier l'usage des exemples, d'entretenir un sens de la parcimonie, qui permet de procéder à des coupes claires dans le paysage conceptuel, Wittgenstein nous aide à nous émanciper de crampes mentales, dont la pensée de la littérature, à l'instar de la pensée philosophique, est victime autant que coupable. Il indique plutôt des gestes, éduque à des réflexes, il exerce notre sens de l'analyse conceptuelle, pour qu'elle ne s'ankylose pas<sup>38</sup>. Il développe enfin notre sensibilité à notre environnement principal qu'est le langage ordinaire. C'est au moment où l'on cède à la tentation de s'en échapper et où l'on se prend à inventer d'autres langages ou d'autres langues, que l'on échafaude des mythologies qui nous privent de nos expériences. La littérature est l'une des

36. « Il n'y a pas une méthode, mais bien des méthodes, comme autant de thérapies différentes » (*Recherches philosophiques*, trad. fr. Fr. Dastur, M. Élie, J.-L. Gautero, D. Janicaud et É. Rigal, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 2004, § 133, p. 89).

37. Voir Philippe de Lara, « Les religions de Wittgenstein. La profession de foi du vicaire norvégien », *ThéoRèmes*, 1, 2011 [URL : <http://theoremes.revues.org/255>].

38. « Il est important pour moi de changer toujours de posture dans l'acte de philosopher : ne pas rester trop longtemps sur une seule jambe, afin d'éviter de m'ankyloser. Comme quelqu'un qui gravit longuement une montagne parfois redescend un bout de chemin, afin de se reposer et de faire jouer d'autres muscles » (Ludwig Wittgenstein, *Remarques mêlées*, édition établie par G. H. von Wright et H. Nyman, trad. G. Granel, Paris, GF-Flammarion, 2002, 1937, p. 85 [27]). Entre crochets sont précisées les paginations de l'édition originale.

premières concernées par ces tentations d'évasion mythologique, et il est étonnant que l'on ne s'y soit pas davantage attardé.

L'étirement prémunit contre les crampes, tout aussi bien qu'il permet de s'en débarrasser. La théorie que je vais pratiquer ici a cette double vocation des exercices d'étirement : échauffement préparatoire *a priori* et traitement thérapeutique *a posteriori*, permettant ensuite de laisser respirer d'autres souffles théoriques, autorisant d'autres formes de libido théorique à s'exalter, retrouvant le goût de l'action comme de la spéculation. En revanche, elle n'a aucune prétention réglementaire ou normative de restauration ou de programmation d'une certaine conception de la littérature.

On peut dire succinctement de ce livre que s'il adopte une philosophie wittgensteinienne de la littérature, c'est, d'une part, parce que « la philosophie, selon notre utilisation du mot, est un combat contre la fascination que des formes d'expression exercent sur nous<sup>39</sup> » ; et d'autre part, qu'en l'espèce, le domaine littéraire est particulièrement enclin à céder à la fascination d'expressions qui font miroiter de belles mais incertaines entités mythologiques. Loin de la rhétorique du manifeste, ce livre se présente donc tout au plus comme une mise en jambe remobilisatrice pour explorateurs compétents<sup>40</sup>, visant à affûter la pratique de la théorie littéraire, par une cure de minceur, qui la débarrasserait de concepts encombrants, issus d'ontologies obèses<sup>41</sup>.

Les séances s'organisent par conséquent de la manière suivante :

39. Ludwig Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, op. cit., p. 70.

40. Isaac Joseph, « L'enquête au sens pragmatiste et ses conséquences », *SociologieS*, dossiers, *Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations*, 2015 [URL : <http://sociologies.revues.org/4916>].

41. Je reprends la formule de Roger Pouivet : « Certaines ontologies sont obèses, d'autres sveltes. Les ontologies obèses contiennent toutes sortes d'entités : substances, propriétés, essences, types, nombres, mondes possibles, mais des objets qui n'existent pas et bien d'autres choses encore. » (« Goodman, Scheffler, Mme Bovary et quelques anges », *Revue internationale de philosophie*, n° 2-3, 1993, p. 187-202 ; repris dans Catherine Elgin (ed.), *Nelson Goodman's Theory of Symbols and Its Applications*, Abingdon, Taylor and Francis, 1997, p. 111-126).

L'exercice 1 tire les principales conséquences d'une comparaison entre un littéraire qui ne comprend pas son texte et un ethnographe qui ne comprend pas ses acteurs. Il pose là les jalons d'une approche pragmatique de la littérature, qui se confronterait de manière conséquente à la question de l'action.

L'exercice 2 propose une critique de l'herméneutique, dont le principal tort est d'anéantir les potentialités pratiques de la littérature. Il examine ce qui résulte d'un remplacement des missions herméneutiques qui incombent généralement aux études littéraires par un travail de description ethnographique et pragmatique d'une œuvre dans l'une des multiples situations où elle vit. Cela bouscule considérablement les découpages habituels de la discipline, sa manière de faire des corpus, d'écrire l'histoire littéraire.

L'exercice 3, centré sur les « Formes de vie », essaie de comprendre ce que la littérature peut nous faire, et à quel niveau il est loisible d'observer ces multiples effets. Par un travail de clarification grammaticale, il cherche à dissiper les confusions qui entourent la notion de « forme de vie » et à discerner ses emplois abusifs et les sources d'égarement qui l'entourent le plus souvent.

L'exercice 4 se demande « ce que peut la littérature ». Où le pragmatisme de l'enquête et l'émancipation de la théorie critique pourraient suivre des trajectoires convergentes. Où l'on découvrirait qu'en explorant ces formes de vie, elle nous apprend à les rejoindre, à nous y associer, nous donne tout au moins les moyens de refaire de la politique et de se (re)mettre en quête d'égalité.

L'exercice 5, sous le titre « Le front et la forme », identifie quelques conséquences politiques, certaines fâcheuses et d'autres moins indésirables, que pourrait tirer un littéraire occupé à étudier les formes de vie que la littérature décrit, institue, confirme ou transforme. Où les incantations poétiques ne suffisent probablement pas à enrayer l'incrustation de l'essentialisme politique.

L'exercice 6, intitulé « Les couleurs de la littérature » se demande à quoi il peut bien nous servir de définir la littérature. Il examine

ce que peut apporter la théorie des airs de famille à la pratique de la qualification littéraire; il assimile les catégories littéraires à des catégories de couleur; et défend que le concept de *littérature*, sans être inopérateur, mais plutôt vague, n'attend pas particulièrement de définition *théorique*.

L'exercice 7 – « La littérature pour de vrai » – réaffirme la matérialité et la réalité dans la littérature : elle est comparée à des formes d'exercices, d'entraînement, de jeux. Cela nous permet de comprendre ce que la littérature nous fait, pour de vrai, quand elle s'est libérée de l'emprise des mythologies qui tendent à la hanter. *Literature at work*, *literature as work* : elle œuvre, elle opère, elle travaille, elle s'affirme comme un outil d'enquête ou comme un organe d'exploration.